

PHILIPPE CLAUDEL



PAVILLON FRANCE

PAVILLON FRANCE, ce sont plus de 200 espèces pêchées et une flotte de 4 500 bateaux pour vous offrir, chaque jour, toute la diversité de la pêche française. Mais c'est avant tout une histoire de femmes et d'hommes passionnés.

© LES GROS MOTS ÉDITIONS / PAVILLON FRANCE, 2018

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation de l'agence LES GROS MOTS ou de PAVILLON FRANCE.

Philippe Claudel

Rature

Une nouvelle offerte par PAVILLON FRANCE,
la marque des produits de la pêche française.

Philippe Claudel, né en 1962, est agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres, écrivain, cinéaste et dramaturge. Auteur, entre autres livres, des *Âmes grises*, de *La Petite fille de Monsieur Linh*, du *Rapport de Brodeck*, de *L'arbre du pays Toraja* ou de *L'Archipel du chien*, il a remporté de nombreux prix littéraires (Prix Renaudot, Goncourt de la nouvelle, Grand Prix des lectrices de Elle, Prix Goncourt des lycées, Prix Euregio, Independent foreign Prize, Prix des lecteurs du Livre de Poche, etc). Ses principaux romans sont traduits dans le monde entier. Membre de l'académie Goncourt et de l'Académie royale de Belgique, il est Docteur *honoris causa* de l'Université de Leuven. Au cinéma, il a réalisé quatre longs métrages dont *Il y a longtemps que je t'aime* avec Kristin Scott Thomas et Elsa Zylberstein qui a remporté deux Cesar, le BAFTA du meilleur film étranger, a été nommé deux fois aux Golden Globes, et a connu un grand succès international. Ses autres films, *Tous les soleils*, *Avant l'hiver* et *Une enfance* ont été sélectionnés dans nombre de festivals internationaux et ont touché un large public. Philippe Claudel, après avoir travaillé pendant douze ans en prison, est très engagé dans toutes sortes d'actions concernant l'univers pénitentiaire. Il prépare actuellement un documentaire sur le monde carcéral.

Aux êtres de passion et de courage.

*Et le monde s'ouvrait en de grands pans liquides
La mer au ciel unie par une couture bleue
Entre eux quelques pêcheurs sur des barques fragiles*

Percy Shelley (1792-1822)

C'est toujours la même chose quand on s'approche. Quand on s'approche vraiment d'elle. On est attiré. Aspiré. C'est comme une chute. Ou une étreinte. On ne contrôle plus rien. On se laisse aller. Dans son vertige. Elle est là. On sait qu'elle est là. Immense. Intense. Les hommes à côté d'elle sont si peu de chose. Les vies pas davantage. On la sent qui palpite. Qui cogne. Qui hurle. Qui charme. Puissante. Nourricière. Mortelle. Enjôleuse. Caressante. On frémit. On la respire. On ferme les yeux. On s'abandonne. On a beau la fuir parfois. On y revient. Toujours. Elle vous possède.

Un jour, six ans plus tôt, on lui avait demandé de raconter la première fois où il avait vu la mer. Une journaliste. Pour un reportage. Elle était venue faire une marée avec eux. Il n'avait pas su. Pas su quoi dire. La mer avait toujours été là. Devant lui. Sous lui. Autour de lui. Dans sa tête. Dans sa vie. Dans ses rêves. Il n'y avait pas eu de première fois. Il avait quand même essayé de fouiller dans sa mémoire. Rien à faire. La mer était là depuis le début. Il était resté silencieux. La journaliste attendait. Les mots ne voulaient pas sortir. Prisonniers dans son corps, sous les vêtements, les lainages, la salopette, le ciré, les bottes, emmurés dans la tête aussi, sous la peau râpée et les cheveux collés par l'eau. Pas évident de dire l'amour. La passion. L'évidence. D'expliquer la force. La beauté violente. Pas son métier à lui de raconter. De parler. Pas son talent. Le bateau tanguait. La journaliste était pâle. Elle avait déjà dégueulé cinq fois. Elle tendait vers lui son micro. Son collègue tenait la caméra. Aussi blanc qu'elle.

On revenait vers le port. L'aube lavait les traînées sombres de la nuit. Les mouettes piaillaient

en faisant du surplace au-dessus d'eux, comme si elles attendaient également la réponse. Le fils alors s'était foutu de lui. Il étripait des dorades et les rangeait dans une caisse. Il avait entendu la question. Il avait tout laissé choir et il était venu. Tout contre lui. Il l'avait enlacé et serré, comme pour le déraciner, et il avait lancé à la caméra, en rigolant et en hurlant car il y avait un tanker qui passait pas loin et qui cornait, que la mer, son paternel, il était tombé dedans quand il était petit, qu'il avait toujours connu ça, qu'il ne connaissait que ça, et que si la journaliste le voyait à poil, elle aurait constaté qu'il n'avait pas de peau sur les os mais des écailles.

Et le fils était parti d'un grand rire. Le tanker avait encore corné deux fois, des coups brefs, comme pour être lui aussi de la fête. Le fils lui avait enfoncé le bonnet sur les yeux. Il avait hésité à le rembarrer, et puis finalement il avait rigolé aussi. Content que ça se soit terminé comme ça, sans qu'il ait eu besoin de parler. C'est compliqué les mots. Il y en avait tant. Comment choisir le bon ? Il les aimait mais les gardait pour lui. Timide. Secret. Dans sa

caboches. Des poèmes entiers. Des aubes. Des ciels de mots. Millénaires et saturés. Comme des chaluts frétilants de corps argentés. La caméra avait enregistré les deux rires, le moment où il avait réajusté le bonnet, et puis pour finir le baiser du fils, comme un baiser de gamin posé sur la joue. Sonore. Éclatant. Intense.

Ça l'avait un peu gêné ce baiser. Il s'était demandé ce qui lui avait pris au fils, à vingt ans et quelques, de faire ça. Il n'avait pas l'habitude. Ou plutôt il l'avait perdue. Et puis c'était devant la journaliste. Devant la caméra. Devant tout le monde. La caméra avait tout pris, son front plissé, réfléchissant, son silence, l'irruption du fils dans l'image, sa voix joyeuse qui hurlait, les gueulées de la corne du tanker, les mouettes, le baiser. Leurs rires à tous les deux. Et puis à l'arrière-plan, le Joss qui brossait le pont avec application en mâchouillant son éternel bâton de réglisse, sans s'occuper de rien.

Le reportage était passé deux semaines après : « Une marée avec le *Rature* ». *Rature*, c'était le nom du bateau. Avant, c'était son surnom à lui. Rien de méchant. Au contraire. Il

aimait la musique des deux syllabes, râpeuse un peu, beaucoup têtue. Un surnom donné par une maîtresse très douce qui lui faisait faire avec patience des lignes d'écriture pour le rééduquer, quand il n'avait pas encore besoin de deux chiffres pour dire son âge. Elle n'y était pas arrivée. Il avait continué à gribouiller. Et gribouillait toujours. Barrait. Reprenait. Recommençait. Raturait. À ne plus pouvoir se relire. Une écriture de tempête. De gros temps. Marine pour tout dire. C'était sa femme qui faisait les papiers en plus de la comptabilité.

La maîtresse avait su rassurer ses parents. Leur dire que c'était pas parce qu'il aimait se taire, avait une écriture toute pliée et cassée de partout qu'il était idiot. Bien au contraire. Elle avait su deviner le monde qu'il portait en lui. Le large et le profond déjà. Il avait dévoré tous les livres qu'elle lui avait prêtés, de pêche, de course au large, de piraterie, de batailles, de vieil homme et de grand poisson, de flibuste et de chaluts.

Grâce à elle, il avait su où se trouveraient sa boussole et son assise. Il avait su cela très tôt.

Grâce aux livres. Grâce à la confiance. Aux cartes des mers et des océans punaisées sur les murs de la classe et que le soleil comme un opiniâtre élimueur avait décolorées et adoucies.

« Rature ». Cela faisait bien longtemps que personne ne l'appelait plus par ce surnom d'enfance, mais le *Rature*, lui, était bien là. Son fileyeur. Son bateau. À lui. Vraiment à lui depuis cinq ans et plus à la banque. Crédit remboursé. C'était sa fierté. Celui qui le faisait vivre. Son compagnon des bons comme des mauvais jours.

Ils avaient regardé en famille le reportage le soir de la diffusion. Sa femme, le fils et lui. Ensemble. Sur le canapé. En mangeant des bulots. Sa femme avait tenu à ce qu'il ouvre une bouteille, eux qui ne buvaient que de l'eau toujours. Comme pour un anniversaire ou une grande occasion. Un chablis d'un petit-cousin de son côté à elle qui travaillait dans le vin en Bourgogne. Elle avait fait sa mayonnaise. Celle qu'il aimait, avec beaucoup de moutarde, de la ciboulette, une échalote, du poivre noir, de la fleur de sel.

Soudain la journaliste, celle qui était venue sur le bateau, était apparue à l'écran. Elle avait repris des couleurs. Elle portait un tailleur perle. Un chemisier jaune. Elle était maquillée. Bien coiffée. Elle avait dit quelques mots au présentateur, expliqué son tournage, raconté la dureté et la grandeur du métier de pêcheur, dont on allait se rendre compte, sa beauté, sa liberté, aussi immense que la mer. Pour finir, elle avait remercié les gens qui lui avaient permis de travailler, et en particulier le patron du *Rature*. Elle avait dit son nom. Son nom à lui. Et puis des compliments. Un homme droit. Respectueux de la mer. Faisant corps avec son métier qu'il transmettait à son fils. Il s'était senti rougir.

Il s'était trouvé plus vieux que dans le miroir de la salle de bain. Il ne se voyait pas comme ça, avec un visage strié, frotté avec du papier de verre, et tout un paquet de rides jetées là sur le visage comme une poignée de limaille sur un aimant. Bien plus de rides qu'il n'avait d'années.

Quand ça avait été terminé, il y avait eu un temps mort. Sa femme s'était levée pour débarasser. Il avait cru voir une larme dans ses yeux.

Il s'était demandé pourquoi elle pleurait. Mais lui aussi se sentait chamboulé. Il ne savait pas trop pourquoi. Peut-être le baiser du fils. Ou sa jeunesse au gamin. La relève en somme. Les sourires. Ou bien le fait qu'on s'était intéressé à lui, à son travail. Quand les gens mangent du poisson, chez eux ou dans les restaurants, ils ne pensent jamais à celui qui le pêche. C'est comme si le pêcheur n'existait pas. Comme si le poisson sautait tout seul dans les assiettes. Alors que soudain, là, il existait vraiment.

C'était lui pour une fois qui avait dit le premier mot, pour briser la gêne. Sur son visage et ses rides. Que la télévision lui donnait dix ans de plus alors qu'il avait à peine quarante-cinq ans. Son fils lui avait lancé qu'il était con. Qu'il avait une gueule d'acteur. Qu'il crevait l'écran. Qu'on aurait dit une star américaine. Qui ne parle jamais mais en impose. Façon Clint Eastwood en plus jeune. Ou Robert Redford. Que c'était ça la classe. La vraie. Et sa femme en avait rajouté. Elle lui avait dit qu'il était beau. Qu'elle l'aimait. Qu'elle était fière de lui. Que de les voir tous les deux comme ça, à l'image,

ça la remuait. Elle leur avait demandé de venir contre elle. Qu'elle voulait les serrer tous les deux dans ses bras. Ses hommes. Ses deux hommes à elle. Et ils s'étaient retrouvés comme ça, tous les trois, à se serrer fort près de la télévision. Sa femme avait ajouté qu'avec eux elle ne craignait rien. Que c'était ça le bonheur pour elle. Être là, ensemble, tous les trois.

La chaîne leur avait envoyé un DVD la semaine suivante. La journaliste avait glissé sa carte sur laquelle elle avait écrit un mot gentil. Le DVD était toujours près du lecteur. Sous la télévision. Il ne bougeait pas. Il était là. On pouvait lire le titre et voir l'image sur la pochette. Celle du baiser du fils. Une image arrêtée du film.

Parfois, sa femme lui demandait de le mettre dans le lecteur. Il faisait mine de ne pas entendre. Elle répétait, doucement. Alors il répondait que ce n'était pas une bonne idée. Elle insistait. En soufflant pour lui montrer qu'il n'était pas d'accord, il finissait par allumer la télévision, prenait le boîtier du DVD, retirait le disque avec ses doigts qui racontait sa vie et son métier. Le glissait dans le lecteur.

Ils s'asseyaient tous les deux sur le canapé. Sa femme se serrait tout contre lui. Dans son odeur de grand large, de sel, de laine mouillée qu'il transportait toujours avec lui. Les premières images apparaissaient. Le port dans la nuit. Le bateau et ses lumières. Lui à la barre, le Joss buvant un café dans son quart cabossé et le fils assis contre un casier et qui somnolait encore en écoutant sa musique dans son casque. Il mettait son bras autour de l'épaule de sa femme. Il savait qu'elle avait commencé à pleurer. Il savait que bientôt lui aussi sentirait sa gorge se nouer.

Quand il arriva au port, un peu avant trois heures, le Joss était déjà là. Comme toujours. Il attendait debout, dos à la terre, face à la mer. Il regardait. Il écoutait. Il respirait. Quand il avait racheté le bateau près de vingt ans plus tôt, le Joss était compris dans le prix. À prendre ou à laisser. Il avait pris. Il le connaissait. Sans âge. Sans famille. Dans sa vie, la pêche, et rien d'autre. Il passait ses dimanches sur le port, à regarder les bateaux, à donner un coup de main, mâchouillant sa réglisse. Les vacances étaient pour lui le pire moment de l'année.

Deux semaines en hiver. Trois en été. Il ne voulait jamais les prendre. Mais il lui expliquait que c'était la loi, qu'il ne pouvait pas faire autrement, que s'il ne les prenait pas, c'était lui son patron qui aurait des ennuis, qu'on l'accuserait de vouloir l'exploiter. Le Joss finissait par hausser les épaules, cracher par terre. Il s'en allait en ruminant. Les trois semaines lui paraissaient des siècles. À lui aussi d'ailleurs. La terre vous enchaîne mais la mer vous libère. Toujours. C'était ce qu'il pensait.

« Alors ?

– Ça devrait aller », répondit le Joss.

Ils ne se disaient jamais bonjour ni au revoir. Pas besoin. Ils étaient faits pareil. Ils avaient le même grand amour qui les bousculait, qui les malmenait et les faisait vivre. Peu de paroles entre eux. Des gestes. Toujours les mêmes, sûrs et rapides. Le reste, ils laissaient ça à d'autres. À quoi bon s'encombrer ? Ils n'étaient pas là pour parler de leur vie ni pour s'épancher en confidences.

Quand le Joss disait que ça devrait aller, il fallait comprendre qu'on serait un peu remué. Un vent de 15 à 20 nœuds.

« D'où ça va souffler ?

– Ouest-sud-ouest.

– Longtemps ?

– Y en a pour la nuit. »

Il suivait les bulletins du Cross, moins pour écouter ce qu'ils disaient que pour entendre la voix un peu mécanique qui égrenait la litanie des prévisions, une voix qui le liait à quelque chose de plus grand que lui, et qui le rapprochait d'autres hommes aussi, des gars à son image, des seigneurs anonymes, seuls maîtres sur leur bateau, qui au même moment, faisaient les mêmes gestes, et dont les mots résonnaient ensuite dans les VHF, et qui s'interpellaient, se saluaient, se taquinaient, le tout composant comme une chanson de la mer et de la pêche, un conte, une épopée quotidienne sans musique et sans surcharge, avec des rires, des accents, des insultes qu'on ne pensait pas, qu'on lançait juste pour se réveiller, comme on boit un café très fort.

Le Joss ne se trompait jamais. Il savait lire le ciel, les nuages, les étoiles. Il respirait le vent, le buvait, savourait le goût de la mer aussi. Sur

le quai, près du bateau, avant chaque départ, il ressemblait à un chien, truffe à l'air, qui fouillait l'invisible. Il y avait comme une bête en lui, qui pour toute bête qu'elle était, savait plus de choses que les hommes.

« On y va ?

– C'est toi le patron. »

Chaque fois c'était les mêmes phrases. Comme dans un numéro de duettistes, dans un grand cabaret à ciel ouvert, sauf que c'était la vie. La leur. Il allait dans la cabine, mettait en route les instruments, allumait l'ordinateur, le compas, le sonar, le GPS. Les différents écrans diffusaient leurs lumières crues, jaunâtres, rouges et bleutées, dans le petit espace. Il lançait les moteurs. Vérifiait les jauges. Il se sentait soudain plus encore vivant. Le Joss enlevait les amarres des bollards et les jetait sur le pont. Puis il sautait à bord.

Le *Rature* était toujours le premier fileyeur à quitter le port, et le dernier à y rentrer. Les autres pêcheurs se foutaient souvent de lui. À la criée. Quand le Joss et lui venaient y livrer leur pêche.

« Tiens, voilà les *Rature* ! Pourquoi qu'ils rentrent ? Hein les gars, feriez mieux d'y vivre à l'année sur votre bateau ! Vous verriez sans doute une nageoire vous pousser au cul ! »

C'était méchant et pas méchant à la fois. C'était à l'image des hommes. Un peu cons. Un peu gauches. Qui parlent parce que le silence, c'est toujours plus effrayant que le bruit. Et puis parler de rien, ça évite de poser des questions qui ne regardent personne et qui amèneraient des réponses qui gêneraient tout le monde.

Quand il était gamin, la criée lui faisait peur. Il venait avec son père. Il serrait sa main très fort. Tous ces hommes qui donnaient de la voix comme on joue du couteau l'inquiétaient. Il craignait qu'ils se battent. S'en prennent à son père. C'était plein d'excitation, de gueulées, de mots qui montaient très haut et se fracassaient les uns contre les autres. Il ne comprenait rien.

Personne ne criait plus aujourd'hui. Désormais, le grand hangar faisait songer à la scène immense et magnifique d'une salle de spectacle : des caisses entassées et alignées en colonnes plus ou moins hautes. Le poisson

dedans. La glace. Des queues qui dépassaient. Ou des gueules. Des ventres fins. Ronds. Bombés. Plats. Argentés. Bruns. Jaunâtres. Magiques. Éblouissants. Irréels. Des yeux fixes. Ouverts à jamais. Le sol couvert d'eau. L'odeur froide et douce à la fois. Vivifiante. Troublante. De la mer. De la chair. L'iode. Les sons intermittents des sirènes de recul des Fenwick, qui menaient une danse gracieuse, un ballet parfaitement ordonné. La lumière aveuglante des projecteurs braqués sur tout cela, et la troupe des comédiens, une dizaine d'hommes, les mareyeurs, concentrés, qui faisaient leurs calculs dans leur tête, devant un panneau lumineux où s'affichaient les numéros des lots, le nom du poisson, le calibrage, et l'enchère descendante. Dans une de leurs mains, une sorte de talkie-walkie avec un bouton sur lequel ils appuyaient pour emporter le lot. Quand il assistait à cela, il se croyait toujours comme au tout début d'un lever de rideau, peu avant que le spectacle ne commence et qu'un grand silence ébloui ne s'abatte sur la scène et dans la salle.

Il ne ratait jamais ce moment de la criée. Moins pour connaître le montant de sa pêche que pour prolonger la nuit, pour goûter encore le plaisir de voir ce qu'il avait pris dans ses filets, et pour transmettre le relais, à d'autres hommes, dont c'était le métier de jouer les passeurs, de poursuivre la grande chaîne du monde de la pêche. De le relier, lui, à tous ces gens sans visage et qui le resteraient, ces femmes et ces hommes vivant dans l'intérieur des terres, dans l'immensité du continent, qui allaient s'emparer dès le soir même ou le lendemain, dans l'intimité de leur cuisine, du poisson qu'il avait prélevé des flots grâce à son *Rature*, avec humilité, car il savait que c'était la mer qui donnait, davantage que lui ne prenait.

C'était toujours Cyclope qui lui achetait sa marée. Un conscrit. Un peu rond et qui, à l'âge où on se croit immortel, avait perdu un œil dans un accident de moto et gagné un boitillement de la jambe gauche, faible handicap mais qui avait suffi à le condamner à la terre, lui qui ne rêvait que du large et de campagnes de pêche.

Avec l'œil qui lui restait, il savait lire le poisson comme pas deux.

« T'as quoi aujourd'hui ?

– Sole. Du beau bar. Dorade. Un peu de lieu. Pourquoi tu demandes ? Le jour où je ramènerai de l'espadon, faudra t'inquiéter.

– Elle est belle la sole ?

– 20 kilos de grosse. 50 pour le reste. Y a aussi une dizaine de homards. Une caisse d'araignées. »

Cyclope faisait semblant d'inspecter le poisson, d'ouvrir les ouïes, de tâter les ventres. Il retournait les homards dont les pinces étaient bloquées par un élastique. Agaçait les araignées. Les bestioles bougeaient un peu, sans trop y croire. Résignées.

Cyclope faisait le métier. Les gestes. Tout ça, c'était pour donner le change. Il aurait acheté les yeux fermés ce qu'il ramenait. Que du meilleur. Parce que c'était un des meilleurs. Il savait les bons endroits. Connaissait la mer. La lisait comme un livre familier. Préférait mettre des filets droits pour les poissons fragiles, qu'il posait le matin même et relevait quatre heures

plus tard, plutôt que de laisser le poisson dedans vingt-quatre heures, à se tourmenter et à gâter sa chair. On croit souvent que le pêcheur ne pense qu'à remplir ses cales. Il pense surtout à soigner son jardin, de façon à ce qu'il donne le meilleur et longtemps, et ce jardin dont il a soin, c'est la mer en son entier, exubérante et fragile, délicate et capricieuse. Lui savait cela. Depuis longtemps. C'était le père qui lui avait expliqué.

Cyclope lui prenait sa pêche à un prix supérieur au cours du marché. Ses collègues râlaient, disaient qu'ils les saignaient avec sa fidélité à la noix, les poussaient à la misère. Il les remballait d'un mot coupant, ou payait le café. Et on n'en parlait plus jusqu'à la prochaine fois.

« Tu devrais embaucher tout de même. Il te manque deux bras. À trois, t'en ferais plus. »

Cyclope essayait. Pas tous les jours. Pas chaque semaine. Mais de temps en temps. Comme un refrain. Il ne répondait pas, faisait un petit signe de la bouche, et puis tendait sa main pour que Cyclope la lui serre. Ça s'arrêtait là. Une fois c'était le Joss qui lui avait dit, à la débarque :

« Y manque deux bras. »

Il avait cru mal entendre. Il avait demandé à ce qu'il répète :

« Y manque deux bras. Voilà ce que je dis. »

Il avait regardé le Joss, en hésitant à l'engueuler ou à ne rien dire. L'autre avait continué. Il ne l'avait jamais entendu parler autant. Il devait être malade. La fièvre ou quelque chose du genre.

« T'as plus vingt ans. Moi encore moins. C'est un bateau pour trois, pas pour deux, tu le sais. Voilà. J'ai tout dit.

– T'as tout dit ? C'est bien. Tu fais le perroquet maintenant ? Tu répètes tout comme Cyclope ? Si t'es pas content, va chez un autre.

– C'est toi le patron.

– Justement. »

Le Joss avait fermé sa gueule et mordillé sa réglisse. Même pas vexé.

Le *Rature* sortit du port. Les vagues le frappèrent par bâbord, le chahutant soudain. Il avait toujours l'impression à cet instant particulier que la mer le punissait de son culot à vouloir entrer en elle, en giflant la coque du

bateau comme une main le ferait des fesses d'un enfant. En même temps, cela l'exaltait. Comme une bagarre de cour d'école quand on a peur et que dans le même temps le sang vous brûle tout le corps, veine après veine. Il poussa le moteur, joua un peu du gouvernail, donnant moins de prise aux vagues. Respira un grand coup. Que c'était bon.

Une fois, il avait vu des images de corrido. Le torero. Le taureau. Ça n'avait rien à voir avec sa vie, mais il avait compris. Il s'était dit que la mer c'était comme le taureau. Quelque chose de sauvage, d'excitant, de dangereux et de sublime en même temps, de beaucoup plus fort que vous, qui pouvait vous détruire en un rien de temps, et qu'il fallait feinter parce qu'on ne pouvait jamais l'appivoiser.

Le Joss s'était calé dans son coin, à gauche dans son dos. Il dévissait sa thermos, se versait son premier café dans son quart. Il se demanda à quoi son marin pouvait bien penser, lui dont la vie tournait autour de la pêche et de rien d'autre. Pas de femme. Pas d'enfant. Et ce qu'il ferait quand il serait trop usé. Quand il

faudrait qu'il s'arrête. Quand le corps ne pourrait plus.

Il vérifia le cap. Dans deux petites heures, ils arriveraient sur la zone. Ils poseraient les filets droits. Sept en tout. Le plus petit faisait 700 mètres. Le plus grand, un bon kilomètre. Puis ils iraient au nord, vers les hauts-fonds, pour relever les filets à soles placés la veille. Il y en avait douze. Et puis les casiers. Une vingtaine. Les casiers, c'était le plaisir. Un plaisir de gosse. Noël chaque nuit. Comme un jeu. Pas trop éreintant. La découverte ou la déception. Des cadeaux. Le miracle parfois.

Soudain il revit les yeux du fils, la première fois qu'il était monté à bord. Pas monté à quai, ou monté pour faire un petit tour et puis s'en va. Non. La première vraie fois. Quand le gamin était venu pour toute une marée. À neuf ans. Sa femme lui avait dit que c'était trop tôt. Qu'il était trop petit. Qu'il avait le temps. Il lui avait répondu que c'était l'âge auquel son père à lui l'avait emmené. Que neuf ans, c'était l'âge. Qu'après c'était trop tard. Qu'il y a des choses qu'il faut goûter tôt, le large, le roulis,

le poisson arraché à la mer, des gestes qui ont dix mille ans et plus, qui remontent au début des hommes, et qu'on trouve dans les histoires saintes, dans les récits des religions, dans les feuilles minces et sacrées des grands livres. Oui, c'était le bon âge, après, on n'était plus pareil. Ça rentrait moins dans le corps et dans la tête. Elle avait fini par se taire. Elle savait qu'il n'y avait plus rien à dire. Chez elle aussi on était pêcheur depuis toujours.

Cette nuit-là, elle avait dormi en bas, sur le canapé, et le fils avec lui. Sa chaleur d'enfant contre lui. Sa bouche un peu ouverte. Sa confiance. Son abandon tranquille. Et ses rêves aussi sans doute, de filets lourds de poissons, de caisses pleines, de grand ciel et de vent.

Il l'avait réveillé peu avant deux heures. Le fils l'avait regardé, encore dans le sommeil, tout étonné d'être là, dans la chambre des parents, dans ce lit, et puis il s'était souvenu du pourquoi du comment. Alors il lui avait souri. Un grand sourire de nuit et d'hommes entre eux.

Ils s'étaient habillés sans bruit, et sans bruit ils avaient mangé, debout dans la cuisine, sans

parler, ce que lui mangeait chaque nuit. Deux œufs durs. Du jambon. Un morceau de camembert. Du pain blanc. Un grand bol de café noir. Il lui avait expliqué la veille qu'il fallait manger, que quand la mer vous secoue, il ne faut jamais avoir le ventre vide, que c'était pire encore.

À trois heures, ils arrivaient au quai. Le Joss avait porté le fils sur son dos pour le poser sur le pont du *Rature*, en lui donnant du « Mon capitaine ! » Le gosse avait ri.

À cette époque, il y avait aussi Constant. La soixantaine au compteur. Avec un accent du soleil. Un accent de Marseille. Il lui manquait trois doigts et quelques dents. Il ne se nourrissait que de soupe et de pain trempé dans de l'eau. Il avait les yeux verts. Une cicatrice au front comme un éclair. Des cheveux en bataille, couleur d'étain fondu. Une tête de bois flotté. L'amour l'avait fait dériver jusque-là, très loin de chez lui. L'amour était parti. Constant était resté. Avec ses histoires de grand bleu et son accent de garrigue.

Le fils n'en avait pas perdu une. Il l'avait fait asseoir sur le siège. Lui pilotait debout. La mer

était calme. Une belle nuit. Sans trop de vent. Sans trop de vagues. Le Joss et Constant s'était mis à chanter, le répertoire des grands jours. Et puis d'autres chansons, qui remontaient dans leur tête et qui dataient pour certaines de leur armée. Des vertes et des pas mûres. Ils gueulaient à tue-tête dans la cabine, en s'accompagnant de gamelles et de cuillères. Il reprenait des bribes avec eux. Il brancha même la VHF par moments pour que les autres bateaux en profitent de cette fiesta. Et les autres se demandèrent ce que foutaient les gars du *Rature*. Il leur répondit que c'était le baptême du fiston. Sa première marée. Alors les autres bateaux dans la nuit, invisibles mais là, quelque part, tout autour, avaient donné de la corne et de la trompe. Comme on applaudit. Le gamin tapait des mains. Tout le monde riait.

Quand le bateau était arrivé sur les lieux de pêche, on était redevenu sérieux. Constant et le Joss avaient rangé leurs chansons, s'étaient équipés et avaient commencé les gestes de tous les jours. Les heures avaient filé, comme les filets dans la pommailleuse.

Sa femme avait retaillé de vieux cirés à lui pour en confectionner un pour le petit. Un vrai. À la fois souple et rigide. Il ressemblait à un lutin jaune. Il ne quittait pas son père qui lui avait interdit de s'éloigner de lui. Quand il avait fallu aider les gars à décoincer un filet, il l'avait mousquetonné à une longe. Sa femme lui avait dit que s'il lui perdait le gamin, elle le tuerait et se tuerait après. Il avait rigolé et son rire s'était éteint. Elle ne plaisantait pas. Il le savait. Il avait promis. Il lui avait dit de ne pas s'en faire.

Le petit gardait les yeux toujours ouverts, sur tout, le lointain des écumes et de l'horizon, sur les bars irisés qui gigotaient dans les mailles, les soles qui faisaient les mortes dans l'espoir peut-être qu'on les oublie et les rejette à l'eau, les crabes qui tentaient l'affrontement, et le ballet des grands oiseaux des mers, charognards élégants, voleurs frileux, qui suivaient à quelques mètres, suspendus dans les airs par leurs gracieuses acrobaties, le banquet auquel ils n'étaient pas conviés.

La journée avait passé comme un rêve, et c'était comme un rêve quand il s'en souvenait

désormais, un rêve d'hommes, un rêve de père et de fils.

Lorsque le *Rature* était rentré au port ce jour-là, dans le milieu de l'après-midi, sa femme les attendait sur le quai, droite et anxieuse, et elle les avait vus venir, lui à la manœuvre et le petit tout fier, debout à la proue, les jambes solides, bien écartées, sur le pont, insensible aux mouvements du bateau, Constant et le Joss à quelques mètres derrière lui.

Et ensuite, quand ils avaient déchargé la pêche, une pêche abondante comme rarement, qui avait fait dire à Constant, avec ses mots de canicule, que le petit portait bonheur, il avait ignoré sa mère qui était à quelques mètres, car il voulait aider, lui désormais qui était dans le monde des grands, dans le monde des pêcheurs où il venait de faire ses premiers pas et dans lequel il avait senti qu'une place lui était réservée.

Ce ne fut que lorsque le chariot emmena la pêche vers la criée qu'il se tourna enfin vers elle, et lui sourit, avec ses yeux brûlés de soleil et de mer, ses grands yeux d'enfant, et qu'il courut se

blottir contre son ventre, lui qui désormais, sur sa jeune peau et dans sa tignasse, avait le parfum de son père.

Il aida le Joss à mettre en place les filets droits. Il pleuvotait. Le temps était au doux. Il détestait cela. Préférant le grand froid violent avec ses paquets d'air glacé qui descendaient du nord-est, comme chargés du souffle du pôle, à ces haleines mièvres, qui vous entraient partout, s'insinuaient sous la capuche, le ciré, le pull, les maillots et donnaient à la peau des frissons mouillés qui allaient jusqu'aux os.

Les deux hommes ne se parlaient pas. Ils travaillaient vite, ne perdaient aucune minute, comme si de leurs gestes et de leur rapidité dépendait quelque chose de crucial.

Quand la dernière bouée du dernier filet fut lancée à la mer, le Joss s'affala sur une caisse, fouilla une de ses poches pour trouver la petite boîte en fer dans laquelle il rangeait ses bâtons de réglisse, bien au sec. Il en choisit un avec soin, le glissa entre ses lèvres, commença à le suçoter.

Lui, il revint dans la cabine pour enregistrer les positions des filets avant de mettre le cap vers

l'ouest. Il lança les moteurs. Les hélices brassèrent l'eau et le *Rature*, en poussant son rugissement tranquille, se mit à avancer. Il enleva sa veste, s'essuya le front et les cheveux avec un vieux chiffon qui sentait le gasoil, la graisse et le poisson.

Assis sur son siège, le gouvernail coincé entre ses genoux, il pela un œuf dur, qu'il mâcha lentement. Il sentit un grand calme l'envahir, une paix chaude née du sentiment d'être là où il devait être, de se trouver à l'exacte place de la terre où il pouvait être totalement lui-même. Latitude et longitude parfaites. Une sorte de nadir absolu. C'était drôle cette sensation. Il aurait eu du mal à l'expliquer. Parfois, il en avait confusément la conscience, il se disait que chaque homme sur terre a un lieu et un rôle, qui lui sont attribués. Un lieu et un rôle qui lui permettront de s'accomplir. De s'accomplir vraiment. Mais le terrible de la vie, c'est que souvent on ne parvient à trouver ni l'un ni l'autre, ou que si on a la chance de trouver l'un, c'est l'autre qui nous échappe.

Lui, avait eu la fortune de récolter les deux. Dans sa main. Dans sa vie. Là. Sur le *Rature*. En

mer. À pêcher, à dévider les filets, à les remonter, à y prendre le poisson. À participer à un acte dont on ne mesure jamais assez la beauté ni la nécessité, et qui consiste à nourrir les hommes, à nourrir ses semblables, à nourrir ses frères.

Il ferma un instant les yeux, savoura sa liberté. Goûta chacun de ses gestes. La radio tricotait les conversations des autres pêcheurs, notamment de deux d'entre eux, des fileyeurs aussi, Loïc du *Stella blue* et Kevin du *Perlant*, deux jeunes patrons pêcheurs qui avaient l'âge de son fils. Il les écouta un moment. Ils parlaient de deux filles qu'ils avaient rencontrées l'avant-veille, dans une soirée. Des canons. Des bombes à les entendre. Et des yeux avec ça ! Il apercevait les lumières des autres bateaux sur la zone. Comme des étoiles posées sur la mer, dans la nuit. Et qui bougeaient parfois, scintillaient vivement, faiblissaient puis semblaient s'éteindre quand la crête des vagues les faisait disparaître, surgissaient de nouveau. Étincelantes.

Loïc et Kevin se chabraient. Tous les deux étaient encore célibataires. Les filles étaient si belles. Ils riaient. Et leurs rires par moments

saturaient le haut-parleur, se déformaient dans les grésillements et c'était soudain comme si des plaintes s'en échappaient, des cris désespérés. Il sentit une boule se former dans son ventre. Il revit le visage de son fils. Il baissa le volume jusqu'à le rendre inaudible. Il savait que des pensées allaient surgir soudain qu'il ne voulait pas voir venir, car s'il les laissait faire, elles prendraient toute la place, s'installeraient dans son crâne comme chez elles. Ne voudraient plus en partir. Il s'échappa comme il put, dans d'autres idées, d'autres images.

Ce fut Cyclope qui surgit. Cyclope qui gesticulait sur le quai quand il avait dépassé la jetée. On était à un début octobre. Un grand ciel clair. Un faible jusant. Et Cyclope s'agitait au loin comme un possédé et faisait de grands gestes vers le *Rature*. Une danse de fou avec sa patte folle.

Il comprit tout de suite. Son cœur se mit à cogner très fort en lui. Un vacarme de tonnerre. Il poussa les moteurs. Le bateau fit un bond. Constant faillit tomber et lança une insulte. Il fonça vers le quai. Appela le Joss, lui laissa les

manœuvres, n'attendit même pas que le bateau fût amarré, empoigna l'échelle de fer dès qu'elle fut à portée, monta les barreaux quatre à quatre. Cyclope était à bout de souffle à force de s'agiter et de gueuler. Tout rouge et tout sourire, il l'entraîna vers la camionnette, puis roula à tombeau ouvert vers l'hôpital, son œil unique rivé sur la route.

Dans la chambre, il arriva avec ses bottes, son ciré, son chandail trempé, son bonnet et ses mains de pêcheur, souillées d'entrailles et de marée. Il entra comme un grand dieu aux odeurs d'algues et d'iode, de profondeur et de fatigue. Il entra avec son visage étonné, ne sachant quelle mine faire, grave ou bien heureuse, et ne sachant comment marcher sur ce sol si propre et qui ne tanguait pas.

Sa femme était dans le lit, qui regardait l'enfant. Elle l'avait posé sur elle et l'enserrait de ses bras, comme pour le préserver du monde et dans le même temps le présenter à ce même monde, comme on dévoile un trésor, une relique, un objet saint. Elle leva les yeux vers lui. Il sentit son cœur lui faire mal tout en dedans,

et il se demanda s'il allait trouver sa poitrine ou bien cesser son chahut, tout soudain, le laissant comme mort de joie et de surprise.

Sa femme lui sourit. D'un signe, elle lui fit comprendre de s'approcher. Elle était belle et fatiguée. D'une fatigue nouvelle qu'il ne lui connaissait pas. D'une fatigue de mère, faite de bonheur et déjà de soucis. Il se pencha sur son front, l'embrassa longuement, puis regarda l'enfant. Son enfant. Son fils. Qui dormait, petit animal rose et fripé, tranquille et minuscule, avec une bouche de fruit et des membres de poupée. Il n'osa pas le prendre. À peine le toucher. Il fit glisser le revers de sa main sur le petit front qui sortait d'un fin bonnet en crochet bleu. Deux écailles alors glissèrent de ses doigts rougis sur la peau fraîche du nouveau-né. Deux écailles nacrées. Étincelantes dans la lumière du jour d'octobre. Comme les gouttes d'eau sacrée du baptême. Son fils. Qui serait pêcheur comme lui l'était devenu. Après son père.

Le vire-filet chuintait. Il détestait sa plainte. Il détestait le mécanisme. C'était lui. C'était sa faute à lui. Trois ans plus tôt. Bien sûr, ça n'était

déjà plus comme avant. Le fils avait changé. Il tournait en rond. À la maison. Sur le bateau. Dans sa tête. À ne plus guère sourire. À ne plus guère causer non plus. À rêver d'autre chose sans trop savoir quoi. À faire sa crise entre terre et mer. À force de se cogner entre deux infinis, on se chamboule l'esprit. On ne sait plus si on doit se jeter d'un côté ou de l'autre. On attend des mots mais ils ne viennent pas. Et lui, maladroit, qui ne savait pas comment parler au fils qui dérivait. Le questionner. L'aider. Le soutenir. Lui dire qu'il avait cette chance d'être un jour son propre maître. À jamais et pour toujours. Que le métier était dur peut-être, que les nuits étaient leurs jours, qu'ils vivaient à l'envers de tout, mais que chaque jour était nouveau. Que chaque aube n'avait rien de semblable avec la précédente. Que chaque marée n'était pas la sœur d'une autre. Que leur vie se composait de chapitres toujours neufs, écrits avec leur infinie liberté et avec la beauté du monde. Qu'il lui dise bordel où trouver pareil feu ?

Mais les mots comme jadis, comme toujours depuis l'enfance, avaient tourné dans sa

tête et n'avaient pas pris le chemin de ses lèvres. Et chacun, le père et le fils, s'était enfoncé dans son silence. Et chacun de son côté s'était tu. Avait bossé. Dormi. S'était épuisé. S'était s'engueulé. Avait pêché. S'était écroulé. Laisant le bonheur s'enfuir comme une bouée perdue, avec les paroles qu'on gardait dans son cœur ou sa peine.

N'empêche. C'était quand même cette putain de machine qui avait tout fichu en l'air. Quand elle s'était bloquée. Qu'elle avait calé Dieu sait pourquoi. Et que le fils était monté sur la table, avait empoigné le filet, avait tiré, mais rien n'était venu. Alors il s'était penché davantage pour inspecter la gorge et c'est là que la vague avait cogné à tribord. Une vague pas très forte. Une vague comme il y en a des millions. Juste une bourrade. Une humeur de la mer. Comme parfois on se retourne dans son lit, pendant le sommeil, sans penser aucunement aux conséquences.

Mais ça avait suffi.

Il était à quatre mètres. Le Joss à moins. Tous deux avaient vu le fils perdre l'équilibre. Chuter

tête en avant. Ils s'étaient précipités. Avaient regardé. Déjà le jaune du ciré, dans le noir, semblait filer vers le fond, aspiré comme la corolle d'une drôle de fleur alourdie par l'eau versée dans son calice. Mais au prix d'un effort formidable la tête du fils remonta soudain, creva la surface, coula de nouveau, éructa, revint grimaçante en crachant des cris et des paquets d'eau, et ses bras se tendirent paniqués vers les deux hommes, vers le bateau, battant l'écume sauvagement, secoués de panique. Ne parvenant à rien saisir.

Il avait voulu sauter. Le Joss l'avait ceinturé et balancé sur le côté avec rudesse, puis avait saisi la gaffe et l'avait plongée vers le fils, une fois, deux fois, trois fois pour rien et au hasard du noir et des flots, avant que la pointe de fer parvienne enfin à crocheter quelque chose. Alors le Joss avait hurlé qu'il vienne bordel, mais qu'il vienne l'aider à le tirer, à le hisser le fils qui pesait d'un poids considérable, le fils déjà à moitié noyé, transi, inconscient, mort peut-être, le fils lourd, bien trop lourd d'une vie qui commençait à le quitter.

Le crochet de la gaffe avait pénétré dans le dos du ciré, déchiré toutes les couches de vêtements, éraflé la peau du haut de l'épaule jusqu'au milieu de l'échine. Un sillon profond. Une balafre longue et nette. Une blessure d'une guerre sans ennemi. Un baiser de la mort. Juste pour dire qu'elle n'était pas très loin. Pensait à lui. À eux. Signe d'un combat inégal que les hommes avaient pour cette fois gagné.

Il l'avait remonté. Fait basculer sur le *Rature*. L'avait repris à la mer qui commençait à le manger. Le fils sans connaissance. Les yeux clos. Le visage d'un blanc froid presque bleu. Gonflé. Gigotant dans son inconscience. Tremblant de trouille et de froid.

Le Joss et lui avaient fait les gestes, appuyé comme des fous sur la poitrine, massé le cœur, se relayant. Et la vie était revenue. Le miracle de la vie. Aussi brutalement qu'elle avait pensé partir. Hoquets. Éructations. Cris. Bave. Dégueulis.

Le gamin avait ouvert les yeux.

Toussé.

Dégueulé encore.

De l'eau. Des litres d'eau.

S'était mis à trembler comme une feuille.
Fragile. Nourrisson de nouveau.

Il l'avait pris contre lui. L'avait serré comme jamais. Pour le sentir. Pour le réchauffer. Ils étaient restés comme ça. Longtemps. Sans rien se dire. Tout pleins encore d'une peur immense. Et puis la clarté était venue peu à peu. Il avait emballé le fils dans une couverture après l'avoir entièrement déshabillé. Comme au premier jour. Il l'avait déposé dans la cabine. Dans un angle. Bien calé. Emmailloté. Lui avait mis un gros chandail et un anorak roulé en boule en guise d'oreiller.

Et il avait fallu continuer le travail. Plus un mot n'avait été échangé.

Le lendemain le fils avait quitté la maison. À l'aube. Il avait laissé un mot sur la table de la cuisine. Dégoupillé. Quelques lignes. Abruptes. Coupantes. Éruptives. De la colère. De la rage. De la jeunesse. Pas pour lui tout ça. Plein le cul. Voulait pas crever pour des poissons. Métier de fous. Trop dur. La mer. La nuit. Le froid. La liberté que le père vantait ? Laquelle ? La liberté de mourir en mer ? Trop jeune pour ça.

On pouvait bosser peinard au chaud. Quelque part. La vie c'est court. Peut-être gagner moins mais vivre mieux. Mieux ! Tu entends !!! MIEUX !!! Et puis envie de voir le monde. La terre était vaste. Y avait pas que la pêche.

Le Joss saisissait les soles. Les extrayait des mailles. Rejetait à l'eau les petites. Lançait celles qui dépassaient la taille réglementaire dans les bacs. Lui contrôlait la pommaillouse, arrangeait au mieux le filet dans les caissons. Il venait aider le Joss quand arrivait la fin et qu'il fallait retirer la bouée. Et on passait au suivant.

Les mêmes gestes. Toujours. Mais ce n'était jamais pareil. La mer choisissait. On ne décidait de rien. C'est elle qui comblait ou non le pêcheur, emmaillotait les poissons dans les pièges de nylon, ou les laissait vides de tout et le pêcheur bien couillon et impuissant. Les bateaux désormais pouvaient avoir tout l'équipement moderne de radars, de sonars, de spectres pour sonder le grand ventre et deviner ce qui s'y cachait, la mer avait le dernier mot, d'offrir ou de garder. C'était ça qui était magique au fond. Excitant. Troublant. Cet inconnu. Cette

incroyable incertitude. Le grand plongeon. Pas la mort. Le vrai. Le vivant. Le beau. L'exaltant.

Parfois, sans qu'on sache bien pourquoi, elle se montrait généreuse à l'excès. Ces jours-là, il ne pouvait pas s'empêcher de penser que c'était grâce au fils. Il n'aurait osé en parler à personne. Pas même à sa femme. Une idée folle. Tellement bête. Une idiotie. Le fils parti qui lui envoyait des poissons plutôt que des cartes postales. Le fils loin sans doute, au bout du monde peut-être, jamais de nouvelles, pas un coup de fil, rien, mais qui ne l'oubliait pas. Qui n'oubliait pas la mer et ce qu'ils lui devaient. Malgré tout. Malgré elle. Malgré l'accident où il avait failli y rester. Son fils en allé trois années plus tôt sur une colère. Sur une peur bleue. Sur un coup de tête. Son grand qui lui parlait comme il pouvait. Avec le langage de la mer.

La nuit avait rangé sa toile sombre. Le *Rature* rentrait au port. Le Joss avait pelleté de la glace dans tous les bacs. Il passait maintenant le jet sur le pont, malmenait sa réglisse, puis la cracha à l'eau. Il fouilla aussitôt dans sa poche, ouvrit sa boîte en fer, prit aussitôt un autre bâton.

Lui était resté dans la cabine. Les autres bateaux étaient déjà amarrés. Sur les quais, la décharge était presque terminée. Ne manquait plus qu'eux. Il réduisit les moteurs, éteignit tous les écrans. À ce moment-là, et sans qu'il sût bien pourquoi ni même ce que cela voulait dire, il se rappela confusément des bribes d'un poème que la maîtresse leur avait fait apprendre, et qui parlait de la mer, des pêcheurs, de la mort qui les prenait parfois dans ses filets. Un poème de Victor Hugo.

Il avait retenu un vers qui disait que le corps des marins disparus se perdait dans l'eau, et leur nom dans la mémoire. Il se dit soudain que le poète, tout Hugo qu'il était, tout génie qu'il était, avait tort. Qu'il parlait sans savoir. Qu'il parlait sans connaître. Qu'il mentait. Pas méchamment, mais qu'il mentait. Que d'un côté, il y avait la poésie, la littérature, écrite par de grands esprits tranquillement assis à leur bureau, et puis que de l'autre, il y avait la vie, et les femmes et les hommes dans la vie, dans la vraie. Dans sa merde et sa beauté. Sa douleur et sa douceur. Et que ça, les poètes, les écrivains,

ils ne pourraient jamais savoir parce qu'ils ne seraient jamais dedans. Et que lui n'oubliait pas les copains disparus en faisant leur travail, quand le ciel et sa colère noire s'abattent soudain, que la mer se fait démente, que les bateaux deviennent petits et vulnérables comme des esquifs de papier, ceux qu'on fabriquait gamins avec une feuille de journal et qui coulaient bien trop vite dans les caniveaux, alors que nos yeux les suivaient encore et ne les avaient pas encore perdus.

Que tout cela, c'était le tribut à payer quand on voulait s'approcher des forces premières, et que son métier, c'était cela : être au plus près des sources du monde, des fracas nourriciers. En tirer le meilleur. Pas pour lui. Mais pour l'espèce. Les femmes. Les hommes. Les enfants. Sans visages. C'était sa fierté et son bonheur constant. Pêcheur. Pasteur des mers. Les deux métiers, pêcheur, pasteur, de l'aube du monde et de l'humanité. Pour les siècles des siècles.

Tous les mots du poème de Hugo remuèrent en lui, comme un banc d'alevins affolés par l'ombre furtive d'un nuage passant au plus haut

du ciel, mais ils restèrent au fond de lui, loin de toute surface, scintillants et inutiles, brassée de créatures mobiles, sublimes et dirigées par rien, les heureux. Ne remontèrent à sa conscience qu'un chagrin mêlé de beauté, et une certitude, une force puissante.

Le Joss et lui avaient presque terminé la décharge. Cyclope pointait sa silhouette boitillante vers eux. Il fallait qu'il soit le premier à venir respirer sa pêche avant même que le gars de la criée avec son engin vienne embarquer les bacs jusque dans l'entrepôt. Il serra la main du Joss. Jeta un coup d'œil vers la pêche entreposée sur le Fenwick.

« T'as pas été malheureux on dirait ?

– Ça va. »

Tout en continuant à ranger des cordages sur le pont du *Rature*, il avait répondu sans lever la tête. Elle était bien trop lourde et merveilleuse des idées qu'il avait remuées toute la nuit.

« Je vois que t'es causant ce matin. Je te laisse. »

Cyclope s'éloigna, mais au bout de quelques mètres il s'arrêta, se retourna et lança vers le

Rature dont ne dépassaient du quai que le haut de la cabine et les antennes radio :

« Au fait, y a quelqu'un qui te cherche ! »

Il achevait de ficeler les cordages. Il prit son temps pour répondre, sur un ton bas :

« Si quelqu'un me cherche, chacun sait où me trouver. »

Cyclope s'engouffra dans le hangar de la criée. Et le Joss s'éloigna avec son bâton de réglisse, comme chaque jour, comme si c'était son rôle de disparaître à temps. Sans un mot. Sans un au revoir. À peine un signe de la main.

Le port était calme. Les bateaux abandonnés pour quelques heures. Les hommes assoupis. Mais lui n'avait pas envie de rentrer. Pas encore. Pas tout de suite. Il était bien là. Dans son *Rature*. Dans son monde. Avec sa fatigue. Ses souvenirs entassés comme dans des coffres pleins à craquer de milliers de ducats prélevés dans les îles au trésor. La mer. La pêche. L'ivresse et la grandeur. « Je suis le maître de mon domaine car j'ai labouré mes champs et enfoncé mes bornes. » Il avait lu cela. Ou encore : « Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler

un seul jour de votre vie. » Un mot de la maîtresse peut-être ?

C'était tellement incertain désormais de rentrer. De retrouver la maison. Sa femme. Son silence. Il l'aimait profondément sa femme. Même s'il ne lui avait jamais dit. Chez lui, on ne disait pas ces choses-là. Ça ne se faisait pas. Oui, il l'aimait, mais chez eux, il y avait désormais le fils absent. Le fils parti. Le fils foutu le camp. C'était drôle cette absence. Un bloc dense et lourd, une masse invisible qui prenait tellement de place dans leur vie, entre eux, entre les murs, qu'ils avaient du mal à se retrouver et à se comprendre.

Un couple de mouettes s'agaçait du bec sur le toit de la cabine. Des baisers d'oiseaux idiots. Des baisers d'amoureux. Hommes ou oiseaux, quelle différence au fond ? Le vent était tombé. On n'entendait que le grincement de la coque, par moments, qui venait frotter le mur en ciment du quai, dans un raclement agréable. On sentait cette odeur de mer, qui était le parfum de l'infini en même temps que l'odeur de son aisselle, de sa fatigue, de son ventre. Et il

pensa à sa femme, sa femme-miroir, à sa chaleur, sa faiblesse et son immensité.

Soudain une voix le fit sursauter qui s'éleva dans son dos. Proche. Un peu timide.

« Paraît qu'il manque deux bras ici ? »

Il ferma les yeux. Retint son souffle. Grelotta. La voix reprit, plus proche encore. Presque à son oreille.

« Vrai ou pas qu'il manque deux bras ? »

Le couple de mouettes avait arrêté de se bécoter et le regardait. Le vent était tombé. Plus aucun bruit sur le port. Rien. Comme si tout attendait. Comme si tout s'était suspendu. Comme si les choses, les bêtes, le monde entier attendait sa réaction. Comme si la grande beauté s'était emparée des choses, du monde, des cohérences, des chaînes d'intelligence, des raisonnements majeurs, des frissons, des premiers pas, des balbutiements. Comme si soudain survenait un miracle.

Alors lentement et avec une drôle de trouille au ventre, il osa se retourner.

Se retourner vers l'inconnu.

Vers le frisson.

Vers la promesse.

Se retourner vers le fils.

Son fils revenu après le temps du front baissé et le temps de la colère. Le temps de la pensée remuée et de la dette. Le temps du véritable amour, celui qui n'a besoin ni d'excuse, ni de raison, ni de mots, ni de pardon.

Son fils qui posait à ses pieds un grand sac éreinté et qui lui souriait.

Lui souriait comme on ne pourra jamais dire.

Lui souriait comme le ferait un rayon de soleil dans une longue journée d'hiver.

Du même auteur :

Meuse l'oubli, roman, 1999

Le Café de l'Excelsior, roman, 1999

Quelques-uns des cent regrets, roman, 2000

J'abandonne, roman, 2000

Le Bruit des trousseaux, récit, 2002

Les Petites mécaniques, nouvelles, 2003

Les Âmes grises, roman, 2003

La Petite fille de Monsieur Linh, roman, 2005

Le Rapport de Brodeck, roman, 2007

L'Enquête, roman, 2010

Parfums, récit, 2012

Jean-Bark, récit, 2013

L'Arbre du Pays Toraja, roman, 2016

Inhumaines, roman, 2017

L'Archipel du chien, roman, 2018

*PAVILLON FRANCE,
LA MARQUE DES PRODUITS DE LA PÊCHE FRANÇAISE*

PAVILLON FRANCE, c'est la marque collective des produits de la pêche française. Un gage de qualité, visible sur les étals, qui oriente le consommateur dans ses choix de produits.

Plus de 200 espèces de poissons, coquillages et crustacés sont ainsi proposées toute l'année, au meilleur de leur fraîcheur et en accord avec le rythme naturel et la disponibilité des espèces.

PAVILLON FRANCE a pour but de valoriser les métiers, les engagements et les produits de la filière.

L'une des missions prioritaires que PAVILLON FRANCE poursuit depuis sa création est la démocratisation des produits de la mer avec la mise en lumière d'espèces méconnues d'un rapport qualité-prix souvent intéressant.

Choisir PAVILLON FRANCE, c'est soutenir toute une filière et l'emploi français.

PHILIPPE CLAUDEL

RATURE

« C'est toujours la même chose quand on s'approche. Quand on s'approche vraiment d'elle. On est attiré. Aspiré. C'est comme une chute. Ou une étreinte. On ne contrôle plus rien. On se laisse aller. Dans son vertige. Elle est là. On sait qu'elle est là. Immense. Intense. Les hommes à côté d'elle sont si peu de choses. Les vies pas davantage. On la sent qui palpite. Qui cogne. Qui hurle. Qui charme. Puissante. Nourricière. Mortelle. Enjôleuse. Caressante. On frémit. On la respire. On ferme les yeux. On s'abandonne. On a beau la fuir parfois. On y revient. Toujours. Elle vous possède. »

LES GROS MOTS

